

"Tout est si différent": à Paris, des Ukrainiens découvrent le français au collège et lycée

Paris, 13 avr. 2022 (AFP) -

"Quand je suis arrivé en France, j'étais sous le choc, parce que tout est si différent". Comme plus de 10.000 jeunes Ukrainiens, Daniel, 14 ans, est scolarisé depuis peu dans l'Hexagone, où un dispositif lui permet d'apprendre le français.

Au début, "j'ai paniqué parce qu'il y avait tellement d'enfants, de nouvelles personnes que je ne connaissais pas", témoigne cet adolescent aux cheveux châtain, pull et masque noirs, arrivé au collège à Paris il y a un peu plus de deux semaines. "Maintenant je peux parler un peu aux gens et c'est devenu plus facile pour moi", ajoute-t-il en ukrainien.

Il reconnaît que "c'est difficile d'apprendre le français" avec lequel "il n'a jamais eu aucun lien".

Au collège François Villon, une vingtaine d'élèves comme Daniel fréquentent la classe UPE2A (unité pédagogique pour élèves allophones arrivants), un dispositif ancien destiné aux non francophones. Ils y apprennent la langue de manière intensive et sont peu à peu inclus dans des classes ordinaires, avant de les rejoindre complètement au bout d'un an.

A Paris, on compte 135 unités de ce type, qui accueillent plus de 2.600 enfants, dont 250 Ukrainiens (plus de 120 autres étant en passe d'y être affectés). En France, plus de 10.500 élèves ukrainiens sont déjà scolarisés, selon le ministère de l'Éducation, notamment via ces classes en élémentaire, collège ou lycée. Elles comptaient près de 70.000 enfants en 2018-2019.

"Ils arrivent au fur et à mesure", explique Lucie Pitiot, la proviseure de cette cité scolaire regroupant collège et lycée. "Ils passent une série de tests qui permettent de les positionner à tel ou tel endroit", puis "nous faisons en sorte qu'ils puissent débiter le plus rapidement possible".

Aux côtés de Daniel, Polina et Anhelina, également ukrainiennes, font leurs premiers pas dans la classe. A la demande de l'enseignante, elles répètent timidement les jours de la semaine. "Lun-di, Mar-di...".

"J'aimerais que vous appreniez à les écrire", indique leur enseignante Maria-Esther d'Anjou, d'origine mexicaine, qui les voit 12 heures par semaine.

"L'écriture est un peu difficile" pour ces élèves ukrainiens, raconte-t-elle. "Mais ils vont vite, ils comprennent rapidement. Ils ont été très bien scolarisés, ça c'est la base".

- "ça m'aide" -

De l'autre côté de la classe, un groupe plus avancé compare des images illustrant des aspects des cultures française et anglaise. "John Lennon est plus connu que Johnny", lancent-ils face à un dessin sur le thème de "l'icône rock".

Parmi eux, Marius, arrivé de Moldavie l'été dernier, se réjouit d'apprendre le français dans "une belle classe", où il peut "parler avec des enfants qui viennent d'autres pays".

Entre eux, les élèves échangent "en français et en anglais", précise Zenaath, Sri-Lankaise de 13 ans. Dans la classe, la vingtaine d'enfants arrivent du monde entier: Philippines, Cameroun, Maroc, Colombie, États-Unis...

Une fois franchie la porte battante menant au lycée, une autre classe UPE2A accueille des adolescents de niveau Seconde. Ils y font 15 heures de français par semaine, de l'histoire et des maths et sont parfois intégrés pour quelques cours ailleurs au lycée.

Dans un coin, deux élèves apprennent à présenter un document avec la prof d'histoire-géo. Quatre Ukrainiens, une Géorgienne et un Sud-Africain, nouvellement arrivés, sont regroupés. L'enseignante les fait travailler sur la compréhension d'un texte.

Parmi eux, Maria, 15 ans, en France depuis deux semaines, a laissé sa famille en Ukraine. Sur sa table, un épais dossier porte l'inscription "Mes premiers pas en français".

Elle dit "aimer l'école ici", même si "c'est différent".

"C'est important d'être ici, car j'ai besoin d'étudier", témoigne cette adolescente en sweat à capuche dorée. "J'apprends de nouvelles choses et ça m'aide à ne pas penser à la situation de mon pays".





PAYS :France
SURFACE :105 %
PERIODICITE :Quotidien



► 13 avril 2022 - Edition Fil Gen

"Je ne dois pas trop les brusquer, parce que je ne sais pas ce qu'ils ont vécu. Et je ne sais même pas s'ils vont rester", indique Brigitte Buisson-Sanne, enseignante depuis 15 ans dans ces classes d'accueil.

"Je fais au mieux", développe-t-elle. "Ici, les élèves veulent travailler, réussir et se donnent tous les moyens pour le faire. Et ça, c'est extraordinaire. Vu ce que certains ont vécu, leur capacité à vouloir s'en sortir par l'école est admirable".

slb/asm/bfa/gvy

Afp le 13 avr. 22 à 07 00.

